Document généré le 3 juin 2025 04:34

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

L'invention d'une tradition aztèque

Le sacrifice humain chez les Aztèques de Michel Graulich, Fayard, 415 p.

Marie-Josée Nadal

Numéro 206, janvier–février 2006

Le Mexique : une mémoire qui s'invente

URI : https://id.erudit.org/iderudit/18172ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Nadal, M.-J. (2006). L'invention d'une tradition aztèque / *Le sacrifice humain chez les Aztèques* de Michel Graulich, Fayard, 415 p. *Spirale*, (206), 33–34.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'INVENTION D'UNE TRADITION AZTÈQUE

LE SACRIFICE HUMAIN CHEZ LES AZTÈQUES de Michel Graulich
Fayard, 415 p.

CONSACRER un livre aussi volumineux au thème du sacrifice humain de masse, voilà un acte qui relève du défi. Qui plus est, susciter une lecture dépassionnée, étrangère à toute fascination morbide, voilà qui fait également la force de ce livre. La structure même de l'essai provoque cette mise à distance. En effet, à la description des sacrifices, repoussée au dernier chapitre, l'auteur choisit de privilégier la présentation minutieuse des mythes qui ont servi à légitimer cette pratique. Il analyse aussi les « acteurs du drame » pour comprendre quels bénéfices ils tiraient de cette pratique, et ce qui les obligeait à s'y soumettre.

Dès lors, Graulich se fait l'ethnologue de la transformation idéologique qui accompagne la formation de l'empire aztèque dans son désir de maintenir l'assujettissement des peuples vaincus. Le passage à la modernité impériale va de pair avec l'invention d'une nouvelle tradition sacrificielle. En effet, en devenant massif, le sacrifice fortifie l'ordre nouveau de l'empire aztèque car, nous dit Graulich, se faisant complices de ces meurtres, tous ceux qui y assistent consolident leur sentiment d'appartenance au groupe et renforcent la cohésion sociale de la communauté. À la lecture de ce livre, nous sommes placés devant le fait inéluctable que, pour les Aztèques, la vie sort de la mort et la mort est la condition de la vie.

La thèse fondamentale de l'auteur est que le sacrifice est un don. Fidèle à la pensée de Marcel Mauss, il nous dépeint l'idéologie du sacrifice et de la dette, du don et du contre-don à l'œuvre chez les Aztèques. Le don de sang est l'offrande la plus précieuse; il se fait en échange du don de la vie. Il est une reconnaissance de la supériorité des créateurs. Parallèlement, les Aztèques considéraient que le don de soi donnait le droit à la vie céleste (c'est-à-dire à s'assurer un au-delà valable et valorisé). Ce thème fondamental nous rapproche, évidemment, des événements sanglants qui marquent notre monde où de jeunes kamikazes offrent leur vie et leur sang, au nom de la survie de leur peuple. Par conséquent, malgré les profondes différences d'époque et de culture, la réflexion sur le don dans le contexte aztèque suscite chez le lecteur des analogies avec l'actualité et confère au récit de ces événements passés une certaine contemporanéité.

Fruit de l'érudition de l'auteur au service d'une méthodologie rigoureuse, *Le sacrifice humain chez les Aztèques* remet à l'honneur le retour aux sources historiques. À commencer par les sources méso-américaines (codex préhispaniques ou conçus après la Conquête — produits du métissage de la pensée autochtone). Graulich utilise aussi les écrits divers des conquérants espagnols ainsi que les données fournies par les vestiges archéologiques. Enfin, il se penche sur les thèses des archéologues et des historiens. La lecture de ces sources met en évidence que cette pratique suscite l'horreur à un point tel que les témoins et les analystes l'ont minimisée ou même niée. Graulich, au contraire, saisit à bras-le-corps ce fait social. S'il arrive à détacher le lecteur de ses jugements de valeur face à la répulsion que suscitent les actes décrits, c'est parce que lui-même s'est imposé cette contrainte. Comprendre, selon lui, c'est relativiser et comparer (comparer ce qui est comparable, précise-t-il). Cette méthode, qui impose l'analyse des autres sociétés, le conduit à démontrer que les Aztèques perpétuent une pratique de sacrifices humains fort ancienne tout en la transformant en sacrifice de masse.

L'invention d'une autre tradition découle de cette innovation, celle de la « *guerre fleurie* », dont le seul but est de fournir des vaincus en grand nombre, futures victimes des sacrifices qui ponctuent les fêtes du calendrier solaire et rituel. Les occasions pour les sacrifices humains ne manquent pas : les fêtes religieuses de l'année solaire de 365 jours, les fêtes mobiles du calendrier divinatoire de 260 jours; les sacrifices irréguliers (lors des éclipses, sécheresses, famines et inondations, sans oublier tous les sacrifices d'ordre privé). Venaient ensuite les sacrifices qui précédaient les fréquentes célébrations de guerres et y succédaient, puis ceux effectués à l'occasion de la fondation de temples ou de maisons. En 1487, l'inauguration du Grand Temple de Tenochtitlán (sur l'actuelle place de Mexico) donna lieu au sacrifice de 80 400 guerriers en quatre jours! Il est cependant inutile de s'alourdir sur le caractère sanglant de cette nouvelle tradition.

Plus pertinent est le parti pris méthodologique de l'auteur qui consiste à analyser comment la pratique sacrificielle a été légitimée. Pour cela, il sonde le système symbolique mésoaméricain, et tout particulièrement les mythes aztèques. En s'inspirant de Marcel Griaule et de l'anthropologie symbolique, il se démarque du fonctionnalisme de ses prédécesseurs qui limitent le sacrifice à son rôle de sustentation des dieux. Il va démontrer, au contraire, que les pratiques sacrificielles sont fondatrices de l'ordre social et mondial. De ce fait, étant des événements fondateurs, elles n'ont pas à être expliquées par leur fonction. Il faut accepter de les interpréter du dedans, en s'imprégnant de la logique défendue dans le discours mythique.

Les dieux meurent aussi

L'idée principale du livre est, nous l'avons dit, que le sacrifice humain est un don. Ce don se fait en paiement d'une dette : celle, si grande, d'avoir été créés par les dieux. Il est donc un des moyens de communication et de mise en relation entre le surnaturel et les hommes : en contrepartie du don de leur vie, les humains acquièrent le droit de créer et de pouvoir gagner le paradis, le *Tollan*. Les mythes servent à légitimer une telle tractation avec le surnaturel. L'origine du sacrifice humain qui régule les échanges entre les différents mondes et, de ce fait, maintient l'équilibre cosmique et humain, occupe incontestablement une place importante dans ces mythes.

Dans chacune de leurs versions renouvelées, les mythes réactualisent les principes qui fondent cet ordre cosmique et social; ils s'adaptent aux réalités changeantes de l'organisation sociale interne et créent un consensus dans la manière de donner un sens au savoir partagé. Ainsi, le don de sang s'est transformé en don de corps en grand nombre. La *Leyenda de los soles*, une version tardive du mythe de la création du monde, est, selon l'auteur, le prototype du sacrifice de masse inventé par les Aztèques. L'auteur évoque la difficulté d'établir avec précision la date du « reformatage » de ces croyances religieuses, mais il le situe approximativement entre l'effondrement de la puissance toltèque et les invasions chichimèques, vers le XIe siècle, lorsque les Aztèques jugent bon de proclamer l'avènement de la nouvelle ère du « cinquième Soleil ».

Que dit le nouveau mythe? Alors que tout est encore dans les ténèbres, et que les dieux se retrouvent sur terre (à cause d'une faute primordiale dont le contenu varie selon les versions), le sacrifice de deux des leurs est à l'origine de la création du Soleil et de la Lune. Pourtant, très vite, les dieux se rendent compte que le Soleil et la Lune restent immobiles et ils décident de se sacrifier à leur tour : Ehecatl (le Vent) leur arrache

le cœur pour en nourrir l'astre du jour et, par son souffle, il le met en mouvement. Ainsi, le sacrifice multiple des dieux, indispensable à l'ordre du monde, exige qu'en paiement de cette dette les hommes doivent en faire autant.

Cette variante de l'histoire de la création du monde a pour but de légitimer la modernisation d'une pratique traditionnelle répandue dans toute la Mésoamérique. On y retrouve que par leur mort sacrificielle, les dieux effacent leur faute primordiale et gagnent le pouvoir de retourner au Ciel en se défaisant du corps matériel qui les enchaînait ici-bas. De même, les humains n'ont d'autres recours que de s'alléger et de se sacrifier pour gagner le ciel.

En outre, la reconfiguration symbolique du sacrifice s'opère grâce à un autre déplacement de sens, qui met l'accent sur la faim des dieux. Le sacrifice sert à les nourrir, à les vivifier, à les rajeunir (les hommes, en grand nombre, deviennent indispensables pour les dieux). Un dernier déplacement de sens s'opère sous le règne de Montezuma Ier, selon lequel la grande famine qui avait décimé la population aurait été produite par les dieux pour se venger de n'être pas assez nourris. L'idée de vengeance vient s'ajouter à celle de la faim des dieux. La vision dynamique de l'univers mythologique méso-américain, magistralement présentée par l'auteur, nous ouvre la voie à la compréhension de la transformation d'une pratique sacrificielle traditionnelle qui s'impose aux Aztèques et aux ennemis qu'ils soumettent, en vue de légitimer un ordre impérial par la peur de la vengeance des dieux.

Voir son dieu en face

Graulich ne se contente pas d'approfondir le système mythique de légitimation du sacrifice humain; il pose le problème des principaux bénéficiaires de ce « drame ». En partant du principe du don et du contre-don, du paiement de la dette qui donne des droits, il met en évidence que, dans une société pyramidale comme celle des Aztèques, les sacrifiés — qui sont des étrangers (captifs ou esclaves) — ne sont pas les seuls à s'alléger pour gagner le *Tollan*. Dans une argumentation originale, il démontre que le sacrifice ne peut porter fruit qu'à la condition que ces étrangers se transforment, par un acte de transmutation/assimilation, en membres du groupe, condition préalable pour qu'ils puissent servir d'offrande. Cette transmutation résulte des relations que le sacrifiant entretient avec la victime : en devenant le « *fils symbolique* » du sacrifiant, la mort du sacrifié sera la mort symbolique du sacrifiant. Les victimes sont présentées à la population qui les adopte et reste en contact avec elles. Et comme il peut arriver que celles-ci incarnent également une divinité, elles sont respectées de tous.

Le lecteur de ce livre est mis au cœur d'un intéressant jeu d'associations entre sacrifiant, sacrificateur et sacrifié, qui permet au sacrifiant de gagner le paradis sans avoir à faire don de sa propre vie. On dit de lui qu'il « *voit son dieu en face* »; or, « *voir son dieu* » en nahuatl signifie *mourir*. Par ce tour de passe-passe, le sacrifiant se donne lui-même en sacrifice en immolant le sacrifié au moyen du sacrificateur qui représente son bras armé. Et comme être sacrifiant constitue le privilège exclusif de la classe supérieure, seule cette assimilation sacrifiant/victime peut expliquer que des seigneurs et des rois qui mouraient dans leurs lits pouvaient aller dans la « Maison du Soleil » après leur mort, alors que cette portion du paradis était uniquement réservée à ceux qui mouraient sur le champ de bataille et sur la pierre de sacrifice.

Le banquet cannibale

Le sacrifice a lieu à l'occasion d'une fête officielle; il ne faut donc pas s'étonner que Graulich décrive en détail la solennité de la cérémonie. Danses, musiques, ascèses scandent chaque étape du rituel. Pourtant, toute cette splendeur sophistiquée ne l'empêche pas d'analyser ce rituel comme une chaîne de transformation de la victime en aliment, puisque le festin cannibale accompagne la mise à mort. Au préalable, sont présentées les multiples techniques de mise à mort : décapitation, immolation par le feu, à coups de flèches, chute dans le vide, « assommade » contre un rocher, noyade, enterrement du sacrifié vivant, pressage au filet, écroulement d'un toit, dépeçage, lapidation et excision du cœur. Quant à cette dernière méthode, l'auteur n'hésite pas à en faire vérifier la faisabilité par des chirurgiens cardiologues qui la confirment. La sensibilité du lecteur est mise à dure épreuve devant la cruauté des actes dont la description n'excède heureusement pas dix-huit pages. Retenons, enfin, que le faste qui accompagne le sacrifice glorifie la cité et écrase les rivaux, invités à y participer à titre d'observateurs ou de convives du banquet qui clôt la cérémonie.

Ce « festin cannibale », copieusement arrosé et suivi de danses, a dérangé beaucoup d'analystes et de témoins espagnols qui l'ont minimisé en refusant de voir sa valeur « gastronomique » pour ne retenir que l'aspect rituel ou alimentaire. Et l'auteur démontre, sources à l'appui, que le banquet cannibale est une pratique incontestable. Il ne faut pas nous en étonner, d'autant plus que ce sont les dieux qui en ont donné l'exemple lorsque le Soleil mange le cœur des dieux qui se sont sacrifiés pour le mettre en mouvement. Dans son *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España*, Bernal Díaz del Castillo affirme que le plat préféré de Montezuma II était la chair des petits garçons; d'autres témoignages soulignent qu'après la Conquête, les seigneurs se mirent à manger du porc parce que cette viande avait à peu près le même goût que la chair humaine. La deuxième caractéristique du cannibalisme, mise en évidence par Graulich, est qu'il peut être assimilé à un acte de vengeance motivé par la haine de l'ennemi et l'envie de s'approprier ses qualités. Dans ce cas, le festin peut s'apparenter à une communion au cours de laquelle la consommation de la chair humaine de l'ennemi permet de s'assimiler étroitement au défunt divinisé ou perçu comme l'incarnation d'une divinité véritable. En mangeant l'homme-dieu, et en l'offrant aux autres, les organisateurs des banquets cannibales gagnent du prestige et des chances de survie dans l'au-delà.

La colonisation espagnole a mis fin au sacrifice humain; comme d'autres sociétés qui sont passées du sacrifice sanglant (humain ou animal) au sacrifice non sanglant, les Aztèques en sont venus à abandonner cette pratique, sans pour autant couper avec leur système de représentations. Avec l'imposition de la religion catholique, l'hostie a remplacé le corps du sacrifié. Ce syncrétisme a déjà fait l'objet du commentaire de nombreux auteurs (voir notamment *Los indios de México* de Fernando Benítez). La communion n'évoque-t-elle pas, de manière symbolique, le festin cannibale? Dans le même sens, nous pouvons ajouter : le don de soi ne continue-t-il pas à se perpétuer dans la religion populaire mexicaine actuelle?

En effet, cet ouvrage nous aide à concevoir la persistance de principes symboliques anciens dans les pratiques culturelles actuelles des autochtones mexicains. Les danseurs contemporains, qui exécutent des danses « aztèques » ne font-ils pas le don de leurs personnes lorsqu'ils dansent jusqu'à épuisement? Les pèlerins mexicains qui marchent pendant des centaines de kilomètres, parfois sur les genoux, pour célébrer leur vierge, ne font-ils pas don de leur sang comme leurs ancêtres? Comment ne pas voir à l'œuvre, dans ces pratiques, des vestiges de l'expérience sacrificielle telle qu'elle est décrite et documentée par Graulich? Les rituels agraires perpétuent l'utilisation des offrandes animales qui sont ensuite consommées au cours des banquets... Des offrandes propitiatoires aux « maîtres » de la nature sont régulièrement déposées dans les champs de maïs. Les grandes cérémonies catholiques, en hommage au « saint patron » mettent en jeu un système d'échanges et de relations de réciprocité qui n'est pas sans rappeler l'organisation des grandes cérémonies aztèques. Enfin, la logique sacrificielle déborde dans la vie domestique et dans la vie politique : les premières déclarations des insurgés zapatistes évoquent leur mort offerte en sacrifice au nom de tous les morts du passé pour obtenir un avenir meilleur. Les autorités religieuses des ethnies du Chiapas ne se sont pas trompées sur le sens de ces discours lorsque, au cours des cérémonies de célébration de l'équinoxe du printemps de 1994, elles ont prophétisé, dans leurs prières aux quatre vents, l'arrivée du sixième Soleil qui mettrait fin au règne de l'ombre et marquerait le début d'une ère nouvelle pour les peuples autochtones mexicains.

Marie-Josée Nadal